

H-France Review Vol. 15 (February 2015), No. 28

Eleonora Barria-Poncet, *L'Italie de Montesquieu. Entre lectures et voyage*. Paris, Classiques Garnier, 2013. 683 pages. 49€ (hb). EAN 9782812413896.

Compte-rendu par Catherine Volpilhac-Auger, Ecole normale supérieure de Lyon.

Eleonora Barria-Poncet, dans cet ouvrage issu d'une thèse soutenue à l'université de Caen en 2009, entend présenter ce que la « bibliothèque italienne » de Montesquieu révèle d'une culture et d'une expérience : celle que le philosophe fit en séjournant en Italie d'août 1728 à juillet 1729. Projet ambitieux et utile, qui permet de faire le point sur une documentation particulièrement riche, celle que présente le catalogue manuscrit de la bibliothèque de son château de La Brède (catalogue qui a connu deux éditions, en 1954 et 1999), à la lumière de son *Voyage d'Italie*, ensemble de notes plus ou moins rédigées qu'il n'avait pas eu le temps de mettre en ordre avant sa mort, et connu depuis la fin du XIX^e siècle.

L'Italie constitue pour Montesquieu un lieu intellectuel et un lieu de réflexion politique, avant même de lui offrir les ressources artistiques à partir duquel il forme une esthétique solidement construite, alors même qu'il ne semble avoir nullement en vue de s'y intéresser au départ. Sa véritable intention lors de son départ était plutôt de se former à la diplomatie, en une période troublée puisque deux ans après son retour en France se déclenche la guerre de Succession de Pologne. Que Montesquieu ait eu l'ambition de jouer lui-même un rôle dans l'apaisement des tensions en Europe et la création de relations lucides et maîtrisées entre la France et les autres pays européens n'est pas douteux ; il a porté sur les divers États italiens un regard sans concession, qui témoigne d'une grande curiosité et d'une culture politique déjà très élaborée, avant même le long séjour en Angleterre (1729-1731). Rétrospectivement, le temps des voyages a pu être interprété comme le temps de la conception, voire de la maturation de *L'Esprit des lois* ; l'auteur de cet ouvrage se garde bien de cet écueil et ne cherche pas à relier le maître-livre à une période où cet homme de près de quarante ans se cherche encore. En 1728, Montesquieu a encore tout à découvrir.

C'est là que commence le travail d'Eleonora Barria-Poncet, qui se compose de quatre parties bien équilibrées et d'environ 200 pages d'annexes (dont une bibliographie impressionnante, p. 601-660), et qui porte une attention toute particulière au détail d'une *biblioteca italica* riche de plusieurs dizaines de titres, en italien, français, latin, mais aussi à ce qu'on peut en connaître grâce aux œuvres de Montesquieu ou à ses recueils personnels, *Spicilege* et *Pensées*. L'objet est bien défini, et toutes les ressources disponibles sont mises à contribution.

Pour construire le cadre de sa thèse, l'auteur commence par un travail de comparaison : la première partie, « La bibliothèque italienne d'un parlementaire bordelais », ne pouvant introduire d'éléments nouveaux par rapport à ce qui était connu de la bibliothèque de Montesquieu à La Brède ou à Paris, opère des rapprochements intéressants avec cinq bibliothèques contemporaines : celles de Barbot, président à la Cour des aides de Bordeaux et grand ami de Montesquieu ; de l'abbé de Rothelin (et non « de Cormeilles », comme il est constamment appelé dans l'ouvrage), de l'Académie française ; du conseiller au parlement de Guyenne, Fossier de Lestart ; du président de Brosses ; enfin celle de l'académie de Bordeaux—datée de 1740, mais on sait que le catalogue fut complété—, une autre largement antérieure (celle du président de Pontac, 1660). Sont également utilisés trois catalogues de libraires bordelais de la « dynastie » des Labottière, avec lesquels Montesquieu a nécessairement été en relation. Une telle perspective permet d'éviter toute myopie et constitue un des aspects les plus fructueux de la thèse, même s'il reste aventureux de tirer des conclusions trop générales à partir d'un échantillon relativement réduit et surtout hétérogène (la partie italienne de ces catalogues est

intégralement présentée dans les annexes 1-8, p. 487-540, qui méritent d'être regardées de près : un tel dépouillement représente un très gros travail). L'auteur peut ainsi, entre autres, insister sur l'importance de la culture savante italienne en langue latine dans le fonds de La Brède--ce n'est qu'une des conclusions auxquelles elle aboutit, et on pourrait en citer d'autres.

La seconde partie, « [Montesquieu] Voyageur et acheteur de livres en Italie », suit les étapes du voyage, non sans en envisager également la préparation, ce qui permet de montrer la manière méthodique dont Montesquieu s'instruit et s'informe. L'auteur supplée à la quasi-absence d'information sur la période antérieure au départ en récapitulant fort utilement toute la bibliographie sur le sujet et en utilisant toute la documentation disponible, dans des pages denses. Elle envisage ensuite les modalités d'acquisition de livres pendant le voyage ; la thèse forte qu'elle avance est l'utilisation par Montesquieu d'un « guide d'achat », la *Biblioteca italiana* de Haym, publiée en 1728 à Venise, sans doute acquise en cette ville, donc au début de son voyage ; des tableaux et des listes (annexe 12) viennent à l'appui de sa démonstration (p. 167-174) et l'idée est reprise tout au long du livre, chaque fois qu'un ouvrage cité par Haym est évoqué : Montesquieu aurait suivi Haym pour se constituer une bibliothèque de bibliophile. Malheureusement il est difficile de suivre l'auteur sur ce chemin : les notions de « livre rare », de « collectionneur », de « bibliophilie », qui ont un sens précis en histoire du livre (je renverrai pour cela à l'ensemble des publications de Jean Viardot), ne semblent pas utilisées à bon escient, car elles sont constamment mêlées aux notions de « qualité » ou d'« excellence » (littéraire, philologique, historique, etc.) ; et la démarche se fonde essentiellement sur la statistique selon laquelle 42 des 78 ouvrages italiens de Montesquieu sont signalés par Haym (annexe 12) : mais si l'on écarte tous ceux qui apparaissent dans d'autres éditions que celles que préconise la *Biblioteca italiana* (or on sait qu'en bibliophilie, la notion d'édition est fondamentale), il n'en reste plus que 14. Il me semble dès lors impossible de voir en Montesquieu un bibliophile, ce que démentaient la connaissance de l'ensemble de sa bibliothèque et tout ce qu'on sait de lui par ailleurs. On préférera retenir ce que dit l'auteur avec beaucoup de justesse de l'utilisation des périodiques italiens : « Ces journaux savants, scientifiques et littéraires ne circulent que très difficilement en France où ils arrivent avec beaucoup de retard. » (p. 174) Il faut donc les regarder de près, car ils ont dû servir à Montesquieu pour se repérer dans les productions italiennes. Cette remarque est de la plus haute importance, et devrait ouvrir la voie à des recherches systématiques particulièrement fructueuses.

On signalera aussi une remarque (p. 181-182) qui doit inciter à relativiser toute recherche « théorique » sur les catalogues et le contenu des bibliothèques : l'auteur a examiné les ouvrages de Montesquieu conservés à la bibliothèque municipale de Bordeaux, et constaté qu'un livre manifestement acheté à Venise, *Della laguna di Venezia*, de Bernardo Trevisan (1718), dont on aurait juré qu'il correspondait à ses centres d'intérêt les plus vivants ... n'a pas été coupé au-delà de la page 5. Son intérêt pour l'ouvrage semble donc avoir été tout relatif. Mais pour le découvrir, il fallait voir l'exemplaire même de Montesquieu, comme l'auteur l'a fait.

La troisième partie, « Écrire d'Italie », joue joliment sur l'expression, et permet d'examiner les recueils de réflexions, *Pensées* et *Spicilège*, et les *Voyages*. Ce n'est pas la partie la plus intéressante de l'ouvrage, car elle comporte beaucoup de compilation et ne peut réellement faire avancer les connaissances, d'autant que l'édition savante des *Voyages*, dirigée par Jean Ehrard et Gilles Bertrand et publiée en 2012 (tome X des *Œuvres complètes*), n'avait pu être utilisée par la thèse ; elle figure certes dans la bibliographie, mais tout révèle qu'il n'a pu être fait pleinement usage de ces quelque six cents pages d'édition critique richement annotée. On signalera néanmoins un très intéressant développement, tout à fait nouveau, sur l'emploi que fait Montesquieu de la langue italienne dans de brefs fragments ou citations, ce que l'auteur conclut en lui attribuant « une extraordinaire capacité d'expression et [une] surprenante richesse de vocabulaire » (p. 285).

La quatrième partie, intitulée « La collection de toute une vie », est extrêmement variée, à l'image de la culture de Montesquieu ; sciences et arts, belles-lettres, littérature italienne du début du XVIII^e siècle, histoire... C'est certainement en ces domaines que l'auteur, de culture italienne, a le plus à apporter à un public français qui souvent ne connaît au mieux que les titres ou les noms des auteurs qu'elle cite : elle sait les caractériser en quelques lignes toujours utiles et précises, développant aussi

« des fruits et des fleurs », pour lui emprunter encore une élégante expression, à propos de Dante et Pétrarque, alors mal connus en France, et des « fragments de conversation » sur le théâtre italien. Ce n'est pas le lieu de revenir ici sur quelques erreurs d'identification, qui apparaîtront à la lecture de la prochaine édition du *Catalogue de la bibliothèque de La Brède (Bibliothèque virtuelle Montesquieu, ENS de Lyon, en ligne début 2015)*. C'est bien peu de chose par rapport aux connaissances ici présentées, où historiens, historiens des sciences, philosophes, littéraires, trouveront de l'intérêt.

Pour conclure, je dirai que l'auteur a tenu son cap : l'examen d'une « bibliothèque » considérable, pour laquelle elle fournit au lecteur (ou plutôt aux lecteurs, car ils seront divers) maint enseignement utile et judicieux : la seule « extraction » des livres italiens dans plusieurs catalogues est à elle seule une raison de lire ce livre. Montesquieu apparaît sous un angle nouveau, et c'est un véritable champ de recherches qui est ouvert ainsi. Une masse considérable de travail a permis de tels développements, et l'auteur n'a pas reculé devant l'examen des ouvrages qu'elle évoquait, quand il était possible d'avoir accès aux exemplaires mêmes que Montesquieu avait tenus en main. C'est beaucoup, même si l'on pouvait désirer une meilleure connaissance de la pensée de l'auteur de *L'Esprit des lois*, notamment de sa pensée historique, pour laquelle l'apport italien est primordial, et plus de synthèses et des conclusions clairement établies--on ne peut satisfaire toutes les exigences, et le travail d'Eleonora Barria se situe plutôt du côté de l'érudition : on ne s'en plaindra pas. Mais l'ensemble est desservi par une assise scientifique qui laisse à désirer, surtout du côté des connaissances relatives à Montesquieu : les moins graves tiennent à l'omission de plusieurs publications qui auraient enrichi la réflexion ; ainsi sur Giuseppe Monti, le manuscrit, dit « inédit » (p. 447), à mettre en rapport avec « l'histoire physique de la Terre », a été publié en 2008 ; Montesquieu a cherché chez des libraires parisiens plusieurs ouvrages italiens de médecine vers 1738, ce qui a fait l'objet d'une étude (*Œuvres complètes*, t. 4, 2008, « Sur quelques sources prétendues du livre XIV »). Est également négligé un nom cher à tous les historiens du livre, celui de dom Malachie d'Inguibert, qui apparaît dans le Catalogue de La Brède et que Montesquieu a forcément connu en Italie : la relation méritait d'être creusée. D'autres relèvent de l'imprudence : sont déclarées comme étant de Montesquieu des notes marginales dans un ouvrage en italien, *Compendio dell'architettura generale di Vitruvio*, traduit de Perrault ; vérification faite sur l'exemplaire même, elles ne sont pas de sa main.

Mais surtout on doit prendre garde à une imprécision méthodologique qui entache certains résultats : ainsi, il est souvent supposé (ce qui aux lignes suivantes devient généralement à l'affirmation), que des ouvrages italiens anciens ont été acquis par les « ancêtres » (*sic*) de Montesquieu, alors qu'il est très fréquent au XVIII^e siècle d'acheter des livres du XVI^e ou du XVII^e siècle, surtout quand ils sont spécialisés ; et il est en tout état de cause impossible de décider arbitrairement pour les ouvrages anciens de ce que Montesquieu a acquis et de ce dont il a hérité. Il reste encore à défricher, et à parfaire ; mais le travail présenté ici est utile, et il faudra désormais compter avec lui.

Catherine Volpilhac-Auger
Ecole normale supérieure de Lyon
catherine.volpilhac@ens-lyon.fr

Copyright © 2015 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

